

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 109 (1964)
Heft: 9

Artikel: La rupture au sud de Péronne : 5 et 6 juin 1940
Autor: Perré, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343215>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La rupture au sud de Péronne

(5 et 6 juin 1940)

Le 5 juin 1940, les Allemands entament le deuxième temps de leur campagne contre la France. Après avoir coupé, encerclé et anéanti le Groupe d'armées entré en Belgique, ils entreprennent de rompre le front que nous sommes parvenus à reconstituer sur l'Aisne et la Somme. Au matin, ils attaquent sur quatre points; au sud-est d'Abbeville en franchissant la Somme, au sud d'Amiens et au sud de Péronne en débouchant des têtes de pont qu'ils se sont assurées durant la bataille de mai; enfin, contre les hauteurs entre Ailette et Aisne. Les trois premières opérations comportent chacune l'engagement d'un corps blindé à deux « Panzerdivisionen » et une division motorisée.

L'attaque au sud de Péronne est particulièrement intéressante. Elle se heurte à des positions organisées, profondes, articulées en points d'appui fermés conformément aux instructions du général Weygand et, de surcroît, tenues par des divisions de valeur qui se battront magnifiquement sur des fronts, certes exagérés (11 à 15 km), mais tout de même plus raisonnables que ceux d'autres secteurs du fragile réseau tendu sur l'Aisne et la Somme par le général Weygand avec les forces dont il dispose encore.

J'ai pu, grâce aux ordres et rapports des exécutants, établir de manière précise le dispositif des divisions françaises intéressées et restituer les péripéties de la lutte. Si je n'ai pas participé, personnellement, à ces combats, j'en connaissais parfaitement le terrain pour m'y être battu dans les derniers jours de mai et les souvenirs de mon ami, le général Barré, commandant de la 7^e DINA ¹, m'ont aidé à en évoquer l'ambiance.

¹ Division d'infanterie nord-africaine.

Du côté allemand, une documentation aussi complète m'a évidemment fait défaut, mais une narration très claire et vivante d'un commandant de bataillon de chars ayant pris part à l'attaque¹ m'a permis de pénétrer les procédés de combat de l'ennemi, de vivre dans son atmosphère et de recouper la version française des événements. Ce contrôle a d'ailleurs, en général, révélé un parfait accord qui garantit la sincérité des deux partis.

L'intérêt historique de cette étude est de montrer en action le mécanisme de rupture conçu dès 1934 par le général autrichien von Eimannsberger et de faire ressortir à quelles conditions il eût pu être mis en échec. Travail critique que le commandement allemand eût certainement gagné à faire sur l'heure, car il l'eût incité à ne pas mettre une confiance trop absolue dans des procédés qui, en Russie, devaient rencontrer des parades efficaces.

On sait que le général autrichien en retraite Ludwig Ritter von Eimannsberger, auteur de *Der Kampfwagenkrieg* (1934) fut un des inspireurs de Heinz Guderian le « père des chars allemands » qui lui a, du reste, rendu dans ses mémoires un juste et généreux hommage². L'influence d'Eimannsberger s'exerça surtout dans le domaine tactique (car, sur le plan stratégique, celle des Anglais Fuller et, surtout Liddell Hart fut prépondérante). L'Autrichien s'était proposé d'établir qu'on pouvait enfoncer rapidement une position de résistance organisée avec des divisions blindées soutenues par des divisions motorisées. Pour ce faire, il se plaça dans la situation du 8 août 1918, substitua par la pensée chez l'attaquant comme chez le défenseur, aux grandes unités de cette époque, celles qu'il imaginait pour un proche avenir et transposa, dans ce cadre, la rupture de Debeney et de Rawlinson, celle qui marqua le « jour de deuil » de l'armée allemande (Ludendorff).

¹ Capitaine Ernst Freiherr von Jungenfeld: « So kämpften Panzer ».

² Heinz Guderian: « Erinnerungen eines Soldaten. »

Or les procédés de rupture qu'il avait préconisés furent employés par les Allemands, en France, pour la première fois, contre une position de résistance, les 5 et 6 juin 1940 par le Groupe d'armées von Bock au sud-est d'Abbeville et au débouché des têtes de pont d'Amiens et de Péronne; et, si j'ai préféré cette dernière direction c'est parce que les événements m'y ont paru plus démonstratifs en raison de la valeur des troupes françaises engagées.

Nos revers antérieurs découlant du forçement de la Meuse procédaient de causes toutes différentes: surprise stratégique résultant de la fixation à travers les Ardennes de l'axe d'effort principal de l'ennemi — franchissement du fleuve devant des troupes insuffisantes en nombre et en qualité par l'infanterie organique des « Panzerdivisionen » soutenue par une artillerie renforcée et toute l'aviation disponible — exploitation rapide et profonde par ces mêmes troupes en direction de la mer. On ne peut en douter après les belles études historiques de Benoist-Méchin: « Soixante jours qui ébranlèrent l'Occident »¹ et d'Eddy Bauer: « La Guerre des Blindés »².

1. — LE TERRAIN.

La zone qui nous intéresse forme grossièrement un rectangle délimité par le méridien d'Hangest-en-Santerre, le parallèle de Lassigny, le canal du Nord, de Noyon au nord-ouest de Voyennes, et le grand coude de la Somme au sommet duquel se trouve Péronne.

Au sud-ouest de la ville, les Allemands ont, dès le 19 mai, saisi puis organisé une tête de pont de 5 à 6 km de profondeur englobant Chuignes, Fontaine-les-Cappy, Assevillers, Villers-Carbonnel. Plus au sud, ils avaient pris pied sur la rive gauche de la Somme, à Béthencourt, Pargny, Epenancourt et

¹ Albin Michel, éditeur.

² Payot, Lausanne.

Cizancourt; mais ils en ont été rejetés dans les nuits du 24 au 25 et 25 au 26 par des contre-attaques de la 2^e Division cuirassée.

Pour sa plus grande part, au nord de la haute vallée de l'Avre, la zone de combat appartient à la partie orientale du Santerre.

Au sud, le pays est plus tourmenté, humide et boisé; c'est une avancée des massifs de Boulogne-la-Grasse et de Lassigny, une zone marginale du Noyonnais. Elle en a d'ailleurs les vallées à fonds plats encombrées par la végétation, les pentes rapides semées de champs et de vergers, les collines tabulaires portant bois ou cultures suivant que les recouvre le sable ou le limon des plateaux.

Le Santerre oriental est moins boisé que l'occidental et le central mais le semis des localités, distantes en moyenne de deux kilomètres, y est plus dense.

Le plateau a une altitude variant entre 80 et 100 mètres; il est faiblement ondulé. De loin en loin, la monotonie de ses croupes larges et molles, échiquetées de champs de blé et de betteraves est rompue par un chemin creux qui s'est enfoncé de deux ou trois mètres pour trouver l'assise solide du calcaire ou par une vallée sèche à fond étroit, à pentes abruptes trouées parfois de carrières et striées d'à-pics qui apparaissent comme des écorchures blanches soulignées d'une ligne de genévriers sombres. Le sous-sol, de craie perméable recouvert d'un limon sableux friable, donne un terrain particulièrement favorable à la progression des engins à chenilles et, par temps sec, ce qui est le cas en cette fin de printemps 1940, des véhicules routiers eux-mêmes. Il est facile d'y trouver des emplacements favorables à l'établissement de terrains d'aviation de fortune. Les champs de tir sont bien dégagés; l'observation est facile, mais les vallées sèches insinuent un peu partout leurs angles morts qui offrent des couloirs d'infiltration quand leur orientation ne permet pas de les utiliser comme obstacles et lignes de flanquement naturelles. A des étoiles de chemins empierrés

de silex, autour de mares et de puits, de gros villages agricoles rassemblent leurs fermes; les bâtiments, rarement de pierres et plus souvent de briques et de pisé, sont groupés autour d'une cour carrée ceinturée de jardins et de vergers. De loin, ces villages apparaissent comme des boqueteaux à peine dominés par les clochers; ils s'isolent nettement mais leurs lisières sont discontinues et l'infiltration est facile dans leur fouillis d'arbres et de constructions. Entre ces agglomérations, on ne rencontre que très peu de bâtiments isolés et le vide du plateau n'est rompu que par les lignes d'arbres qui bordent les nombreuses routes, parfois aussi par un tronc isolé ou, sur une pente, par un petit bois de résineux à forme géométrique.

Les vallées humides qui courent sur le plateau sont très rares. Ce sont celles du Ru d'Ingon et de la haute Avre; vallons boisés qui ne constituent que des obstacles médiocres mais cependant gênants pour des chars en formation de combat.

Au centre de la zone, une coulée orientée nord-sud, large de 4 km entre les méridiens passant à l'est de Berny et à l'ouest d'Estrées, n'est coupée par aucune vallée sèche et offre un terrain de choix à la ruée d'une masse d'engins blindés alors que, de part et d'autre, les régions de Fresnes-Mazancourt, Misery et de Foucaucourt, Herleville sont protégées, de front et sur les flancs, par des vallées sèches. A hauteur de la ligne Marchélepot-Vermandovillers, la trouée s'épanouit largement pour se rétrécir entre les têtes des vallons de Curchy et de Méharic puis s'élargir à nouveau au sud. On verra à quel point les Allemands ont utilisé cette disposition du terrain pour l'engagement de leur masse blindée.

La route nationale n° 17 de Péronne à Paris matérialise, au sud d'Omiécourt, l'axe d'attaque ennemi. Elle est coupée par trois transversales: la Nationale n° 336 d'Amiens parallèle à la ligne de résistance principale française, la Nationale n° 337 d'Harbonnières à Nesle par Chaulnes qui coïncide avec le premier objectif allemand et la Nationale n° 334 d'Amiens à Noyon par Roye, qui en marque un deuxième.

2. — VALEUR, DISPOSITIF ET TRAVAUX DÉFENSIFS DES FORCES FRANÇAISES.

Deux divisions françaises: la 29^e DI (général Gérodiás; PC: Champien) à droite et la 19^e DI (général Lenclud; PC: Rouvroy-en-Santerre) à gauche vont subir le choc principal des Allemands au sud de Péronne. La 29^e DI tient un front de 15 km orienté sud-sud-est, nord-nord-ouest, le long de la Somme de Canizy (inclus) jusqu'à la croupe nord-ouest de Briost (incluse). La 19^e DI occupe un front est-ouest de 11 km depuis un point situé à 2 km au nord-ouest du pont de Saint-Christ jusqu'à un autre sis à 1200 mètres à l'ouest de Foucaucourt.

Ces deux grandes unités sont encadrées:

— à *droite*, par la 3^e division légère d'infanterie¹ (PC: Crisolles) couverte par la Somme;

— à *gauche*, par la 7^e division d'infanterie nord-africaine (général Barré PC: Hangest-en-Santerre); front: 15 km dont la droite sera intéressée par l'attaque.

La 7^e DINA, la 19^e et la 29^e DI relèvent du 1^{er} CA (PC: Rollot); la 3^e DLI et sa voisine de droite la 23^e DI, du XXIV^e CA (PC: Plessier-de-Roye). Ces deux corps d'armée sont subordonnés à la VII^e Armée. Comme ses voisines, la VI^e à droite, la X^e, à gauche, celle-ci a pour mission de résister sur place sans esprit de recul et on s'est efforcé d'y appliquer au mieux les instructions du général Weygand; positions profondes de 6 à 7 kilomètres, effort de résistance sur les axes routiers, points d'appui naturels (bois et villages) aptes à tenir après dépassement par les chars et encerclement, positions de batterie à l'intérieur des points d'appui ou organisées pour leur défense propre, contre-attaques blindées, intervention à terre de l'aviation.

¹ Division à 6 bataillons.

La 19^e DI est une division active du type normal, d'origine bretonne mais dont un des régiments d'infanterie a été remplacé par le 22^e régiment de marche de volontaires étrangers, formation sommairement équipée et instruite, mais qui se battra avec un grand courage. La division a subi quelques pertes, d'ailleurs inégalement réparties, au cours des combats livrés de fin mai au début juin pour réduire la tête de pont allemande; c'est ainsi que le 22^e RMVE, dont l'effectif théorique est de 80 officiers et 3000 hommes ne compte plus que 74 officiers et 2400 hommes; le 2^e bataillon surtout a souffert; sa 7^e compagnie est réduite à 50 hommes et sa compagnie d'accompagnement a perdu une section de mitrailleuses, ses deux canons de 25 antichars et un mortier de 81; le 117^e RI a, lui aussi, subi des pertes sensibles et les hommes sont très fatigués par les combats et les marches des semaines précédentes. Le dernier incident notable a consisté en un coup de main ennemi tenté, dans la nuit du 31 mai au 1^{er} juin, contre Fay et Belloy; il a échoué et nous a laissé 21 prisonniers. La division a été renforcée, particulièrement en artillerie, armes anti-aériennes et antichars. Elle a reçu :

- la 610^e batterie anti-chars (8 canons de 47);
- l'état-major et deux groupes du 304^e régiment d'artillerie (6 batteries de 75);
- une batterie de canons de 25 contre avions;
- une compagnie de pontonniers.

En outre, se trouvent en position dans son secteur des éléments relevant des échelons supérieurs du commandement :

- un groupe du 187^e régiment d'artillerie (3 batteries de 155 GPF);
- 2 pelotons motocyclistes du groupe de reconnaissance n° 35;
- une compagnie du 601^e régiment de pionniers.

Comme une batterie de chacun des trois groupes organiques de 75 est employée en antichars, la division dispose, pour ce rôle, de : 50 canons de 25, 16 de 47, 12 de 75 ; au total : 78 pièces soit, sur un front de 11 km, un peu plus de 7 armes au kilomètre. Elle possède en outre 3000 mines antichars permettant de barrer un maximum de 2000 mètres. Le général commandant la division, utilisant les formes du terrain, a décidé d'établir, à ses deux ailes, deux solides bastions, protégés par des vallées sèches et réunis par une courtine renforcée en armes antichars et barrant le couloir central de 4 km de large, favorable à la pénétration des engins blindés ; il a, en outre, renforcé son bastion de droite dont la partie avant manque de points d'appui naturels. En conséquence, trois sous-secteurs ont été constitués :

- sous-secteur de droite, front : 3 km, garnison : 22^e RMVE ;
- sous-secteur du centre, front : 4 km, garnison : 117^e RI ;
- sous-secteur de gauche, front : 4 km, garnison : 41^e RI.

La ligne principale de résistance passe au sud du bois de Sorel et d'Horgny puis suit, vers l'ouest, la nationale Belloy dans le sous-secteur centre, Fay dans le sous-secteur ouest.

La ligne d'arrêt, qui coïncide avec la limite avant du dispositif d'artillerie, est jalonnée par Herleville, Vermandovillers, Ablaincourt, Pressoir, Marchélepot ; elle est tenue par les fractions arrière des régiments. Au sud, des points d'appui sont installés dans les villages-carrefours : Lihons (tenu par le groupe de reconnaissance divisionnaire), Chaulnes (PC de l'infanterie divisionnaire, défendu par le centre d'instruction divisionnaire), Hyencourt (par une section de 25 de la compagnie divisionnaire antichars) ; ils participent à la sécurité du dispositif d'artillerie dont ils jalonnent approximativement la limite arrière. En deçà de la voie ferrée Amiens-Nesle, Rosières et le terrain d'aviation situé à l'est sont occupés par les deux pelotons motocyclistes du GRD 35 ; Rouvroy (PC de la division), par une section du centre d'instruc-

tion divisionnaire et une section de 47 de la 610^e batterie antichars. Les éléments des services de la division échelonnée dans les villages de la voie ferrée jusqu'à la nationale n° 334 ont organisé, avec des moyens de fortune, leur protection contre les incursions d'engins blindés. Il n'y a pas de réserve mobile d'infanterie: à juste titre d'ailleurs, car on prévoit une attaque à base de chars et des contre-attaques d'infanterie seraient sur elle parfaitement inefficaces; la division n'a pas non plus de réserves blindées.

Chaque régiment d'infanterie en ligne est appuyé par un groupe organique de 75 dont une batterie, détachée en défense antichars, a poussé ses pièces dans des points d'appui. Le reste de l'artillerie est en action d'ensemble.

Le sous-secteur de droite, y compris le point d'appui de Hyencourt dispose de 15 canons de 24,4 de 75 et 2 de 47, soit 19 antichars (6,3 au km courant) et de 1700 mines permettant de barrer environ 700 mètres. Les 25, qui n'agissent utilement que jusqu'à 400 ou 500 mètres, ne permettent pas de battre efficacement l'intervalle entre le sous-secteur et celui voisin du 117^e RI.

Le sous-secteur du centre, y compris les points d'appui de Lihons et de Chaulnes dispose de: 19 canons de 25, 4 de 75 et 6 de 47, soit 29 antichars (7,25 au km) et de 900 mines permettant de barrer environ 600 mètres. Les centres de résistance sont trop éloignés pour que les intervalles puissent être efficacement battus par les 25.

Le sous-secteur de gauche (y compris les sections de 47 protégeant l'artillerie lourde) dispose de: 16 canons de 25, 4 de 75 et 6 de 47, soit: 26 antichars. Les intervalles avec les points d'appui extrêmes du sous-secteur centre et du secteur de la 7^e DINA ne sont pas efficacement battus.

Le front du secteur n'est pas couvert par un obstacle continu; en particulier, au 22^e RMVE, un réseau à deux rangs de piquets ne barre que la moitié du front. Il existe comme organisations: des éléments de tranchées aux emplacements de combat, des abris légers pour les sections de mitrailleuses

et les mortiers et des barricades solides à toutes les issues de village; mais les trouées dans les lisières discontinues n'ont pas pu être aveuglées partout.

A gauche de la 19^e DI, la 7^e DINA, mise sur pied entre le 15 février et le 15 mars 1940 avec les ressources abondantes des dépôts nord-africains, est une excellente grande unité de type normal qui, dans les combats livrés depuis le 23 mai pour se porter vers la Somme, a subi des pertes comparables à celles de sa voisine de droite, mais plus également réparties. Comme elle est renforcée d'un groupe de 75 porté, d'une batterie antichars de 47 et d'un escadron antichars de 25, dispose aussi d'environ 300 mines et a naturellement porté son centre de gravité vers sa droite, non couverte par le canal de la Somme, elle présente, dans la moitié est de son secteur, une densité d'occupation et de feux ainsi que des organisations de valeur au moins égales à celles de la 19^e DI. De Morcourt vers l'ouest, le 10^e régiment de tirailleurs marocains borde le canal sur la plus grande partie de son front. A l'est, ont été définis deux sous-secteurs; celui de gauche, large de 4,500 km est occupé par le 20^e régiment de tirailleurs tunisiens dont le 2^e bataillon tient le bois des Cateaux et Méricourt et le 1^{er} Chuignolles, Proyard et le bois Saint-Germain; celui de droite, large de 2,500 km, est confié au 31^e régiment de tirailleurs algériens qui a poussé en ligne son 3^e bataillon dont le centre de résistance englobe les bois Saint-Martin, Matte, et Robert, Rainecourt et la sucrerie située à 1 km au sud de Proyard. La ligne principale est jalonnée par Proyard, le bois Saint-Germain, Méricourt; celle d'arrêt, par Fromerville et le bois du Sert. Le gros de l'artillerie d'appui direct est déployé autour d'Harbonnières, PC du 20^e RTT tenu par le 3^e bataillon du régiment. Le 1^{er} bataillon du 31^e RTA a organisé Framerville et Vaudillers (PC du régiment). Le 2^e bataillon est à Caix en réserve d'ID. Le GRDI 97 occupe le Quesnel.

A l'est de la 19^e DI, la 29^e division alpine de type normal, s'est, au début des hostilités, aguerrie en Alsace où elle a pris part à de nombreux coups de main. Elle se trouvait, le 16 mai,

avec ses effectifs à peu près complets, au repos dans la Haute-Saône, lorsqu'elle a été alertée pour être mise à la disposition de la VI^e Armée; elle est ensuite passée aux ordres de la VII^e et est entrée progressivement en ligne dans les derniers jours de mai pour renforcer la soudure entre la 3^e DLI et la 19^e DI. Jusqu'au 5 juin, l'activité dans son secteur s'est limitée à des tirs d'artillerie; toutefois, le 3, l'ennemi a tenté un coup de main à Bethencourt sur le front du 3^e régiment d'infanterie alpine; il a, du reste, été rejeté et a laissé une vingtaine de morts sur le terrain. La division n'a reçu aucun élément de renforcement; elle est, en outre, particulièrement pauvre en moyens de défense antichars car, comme dans toutes les grandes unités de montagne, les 2 canons de 25 des compagnies d'accompagnement de bataillon sont remplacés par deux 37 impuissants contre les blindés; en outre, ses groupes de 75 sont dotés de pièces de montagne peu aptes au tir tendu. La division ne dispose donc que de 34 canons de 25 et 8 de 47 soit 42 antichars (2,8 au km). Il semble qu'elle n'ait pas eu de mines, tout au moins le 25^e BCA, bien qu'à cheval sur l'axe probable de la poussée blindée allemande, n'en a pas reçu malgré ses demandes.

Les intentions du Général commandant la division sont formulées dans son ordre du 31 mai, 16 heures:

« Porter l'effort de la défense sur la partie nord-ouest du secteur... (Il rejoint ainsi la pensée du Général commandant la 19^e DI, et, de cet accord, il résultera que trois bataillons se trouveront échelonnés en profondeur sur la pénétrante dessinée par la route nationale N° 17 de Paris à Péronne)... Organiser, dans l'ensemble du secteur, entre la ligne principale de résistance et la transversale de Roye, un quadrillage de points d'appui fermés maîtrisant les principales voies d'accès. »

« Le 112^e Régiment d'infanterie alpine barrera à l'ennemi la direction générale Cisancourt-Liancourt... Il tiendra en arrière de la ligne d'arrêt les nœuds de communications de Pertain et Omiécourt... »

« ...Le 3^e Régiment d'infanterie alpine interdira la direction Matigny-Rouy-le-Petit en tenant le front Pargny-passerelle est de Canisy... »

« ...La 6^e demi-brigade (24^e, 25^e et 65^e bataillons de chasseurs alpins) sera en mesure, sur ses emplacements, d'assurer le barrage des principales voies d'accès... et de tenir le nœud de communications de Liancourt... »

« ...Le GRD 34 sera susceptible d'entrer en action sur une partie quelconque du front de la division... Il tiendra, avec ses éléments motorisés, le nœud de Rethonvilliers, avec ses éléments à cheval, le nœud de Champien... »

« ...L'artillerie... devra être à même de tirer à vue sur les engins blindés allemands ayant réussi à pénétrer à l'intérieur de la position... »

« ...Toutes fractions des éléments arrière de la division (qui s'échelonnent jusqu'à la route nationale N° 334 d'Amiens à Noyon par Roye) devront assurer leur protection contre les engins blindés... »

Le secteur est divisé en deux sous-secteurs :

- *au sud*, le sous-secteur du 3^e RIA (front: 10 km) avec ses 3 bataillons en ligne,
- *au nord*, le sous-secteur du 112^e RIA (front: 5 km) avec 2 bataillons en ligne et 1 bataillon en second échelon.

La ligne principale de résistance est marquée par le canal latéral à la Somme. La ligne d'arrêt est jalonnée par Marchélepot, Pertain, Mesnil Saint-Nicaise, Quiquerry, Hombleux.

En arrière, une sorte de position de barrage en arc de cercle utilise la coupure de l'Ingon et du canal du nord au sud de Quiquerry: elle est tenue de droite à gauche, par les 24^e, 65^e et 25^e BCA. Il semble que, dans la pensée du commandant de la division ces bataillons (ou au moins ceux de droite et du centre) aient été destinés à être éventuellement employés en contre-attaque (de même que le GRDI) dans la zone couverte par le canal contre les chars.

Avec une telle dispersion, sur un tel front et une telle surface il ne peut être question de continuité des feux, pas plus ceux des armes automatiques que ceux des antichars et c'est à juste titre que les ordres ne parlent que de tenir les points de passage sur la Somme et des nœuds de routes.

Un groupe de 75 assure l'appui direct de chaque sous-secteur; le troisième et les deux groupes d'artillerie lourde doivent agir en action d'ensemble.

Les travaux d'organisation sont sensiblement poussés au même point qu'à la 19^e DI.

3. — FORCES, MANŒUVRES ET TACTIQUE DE L'ASSAILLANT ALLEMAND.

L'aile droite allemande, qui va entamer la bataille de France est constituée par le Groupe d'armées B (colonel-général von Bock) fort de 4 armées:

- La XVIII^e (colonel-général von Küchler), encore absorbée par la surveillance et le nettoyage du littoral au nord de la Somme;
- La IV^e (colonel-général von Kluge), chargée de forcer le fleuve entre son embouchure et l'ouest d'Amiens pour exploiter ensuite en direction de Rouen avec son 15^e Corps blindé (2 Panzerdivisionen et une division d'infanterie motorisée);
- La VI^e (colonel-général von Reichenau), qui doit déboucher des têtes de pont d'Amiens et de Péronne et lancer, avec ses deux corps blindés (14^e à droite et 16^e à gauche), deux poussées convergeant dans la région de Compiègne;
- La IX^e (colonel-général von Strauss) dont les 11 divisions d'infanterie, sans appui de chars, ont pour mission d'enlever les hauteurs entre Ailette et Aisne puis de franchir cette dernière de Soissons au méridien de Fismes.

C'est le centre de la VI^e Armée qui nous intéresse particulièrement. Il est constitué d'ouest en est par :

- Le 40^e Corps d'armée (PC: Albert) qui, avec deux divisions en ligne (87^e à l'ouest, 44^e à l'est) et une en réserve, borde, de Sailly-le-Sec au sud de Bray, le canal de la Somme puis tient la portion occidentale de la tête de pont de Péronne;
- La 33^e Division (du 4^e CA) déployée sur le front oriental de la tête de pont et la Somme de Cizancourt-Pargny;
- La 94^e Division (du 5^e CA) qui fait face à la droite de la 29^e française.

Immédiatement avant l'attaque, débouchera dans la tête de pont le 16^e Corps blindé (général d'infanterie Hoppner) qui prendra à son compte l'effort principal sur l'axe Assevillers-Roye, Ressons-sur-Matz.

Ce corps d'armée comprend : la 3^e PzD (général-major Stumpf), la 4^e (général-major Stover) et la Division d'infanterie motorisée SS-V (Verfügung : à disposition, c'est-à-dire composée d'éléments permanents). Cette dernière, antérieurement en réserve du Commandant en chef est à peu près fraîche. Les 2 PzD ont été engagées au nord-est de la trouée de Gembloux contre le corps de cavalerie français, puis dans les actions d'encerclement du Groupe d'armées Billotte ; les pertes en personnel de certaines formations ont atteint 30 %, celles en chars ont dû aussi être sensibles. Mais, à partir du 29 mai, les deux grandes unités ont été mises, pour 4 jours, au repos dans la région de Lille. Elles y ont révisé, réparé leur matériel et reçu des recompléments, mais, faute de personnel instruit, pas de renfort en hommes. Comme leur dotation théorique était, le 10 mai, de 356 chars par division, il n'est certainement pas exagéré de leur en prêter environ 300, le 5 juin, après deux étapes de 50 km et une nouvelle journée de repos. On remarquera du reste qu'il leur sera attribué un front offensif de 6 km, soit 100 chars au

kilomètre, l'exacte densité préconisée par Eimannsberger et Guderian pour l'attaque d'une position de résistance.

En arrière du centre de l'Armée, dans la région de Bapaume est stationné, en réserve, un corps d'armée à 3 divisions d'infanterie.

L'artillerie, en mesure d'intervenir dans la zone qui nous intéresse (artillerie des grandes unités engagées et en réserve dans les arrières immédiats) est d'environ 50 groupes de 105 ou de 150 (en grande majorité courte). Comme le développement des fronts effectivement attaqués est d'environ 12 km, la densité se trouve donc un peu supérieure à celle de 4 groupes au kilomètre, alors et encore considérée comme normale dans de telles circonstances.

La manœuvre allemande consiste essentiellement à enfoncer, d'un seul élan, la position française, suivant l'axe Assevillers, Omiécourt, route nationale N° 17, avec le 16^e corps blindé qui portera d'abord son gros à la Nationale N° 337 puis à la 334.

Cette action principale sera flanquée et élargie par les divisions d'infanterie encadrantes qui, initialement, pousseront des coins offensifs («Angriffskeile») au nord puis au sud de Chuignolles et Proyart, sur l'axe Villers-Carbonnel-Licourt, au-delà du canal entre Cizancourt et Epenancourt et au nord-ouest de Voyennes.

Le dispositif et la tactique de l'assaut blindé sont exactement ceux préconisés par Eimannsberger et Guderian. Le 16^e Corps met en ligne ses deux PzD (3^e à droite, 4^e à gauche) suivies de loin par la Division motorisée SSV destinée à participer à l'exploitation. Dans chaque PzD, les 2 régiments de chars précédés de reconnaissances de chars légers et disposés en colonne de bataillons sont engagés sur des axes parallèles.

Les unités de tête progressent en bataille ou en coin, les appareils à 50 mètres d'intervalle, les autres en colonne. Chaque bataillon de chars est suivi d'un groupement de motocyclistes et de fusiliers portés et d'un détachement

d'assaut du génie. Un troisième échelon de forces est constitué par des unités de chars prélevées, semble-t-il, sur les colonnes d'aile.

Les bataillons de premier échelon ont mission de se porter immédiatement vers le premier objectif (Nationale 337) pour y attaquer l'artillerie lourde, les postes de commandement, les réserves, les organes de liaison et les voies de communication. Les suivants s'en prennent aux résistances de la ligne d'arrêt et aux positions d'artillerie légère. Les unités de 3^e échelon forment réserve et appuient éventuellement l'infanterie chargée de parfaire la conquête du terrain. L'artillerie d'accompagnement d'appui direct contrebat par priorité les antichars adverses.

4. — LA MATINÉE DU 5 JUIN.

Dans l'après-midi et la soirée du 4 juin, l'aviation et les observatoires français signalent d'importantes colonnes automobiles se dirigeant, du nord, vers la tête de pont de Péronne. Le début de la nuit est troublé par des tirs de l'artillerie allemande sur un certain nombre de nos points d'appui, cependant que nos propres canons lourds harcèlent Péronne et Mont-Saint-Quentin.

Le 5, à 0 h 30, le général commandant la 19^e DI fait connaître à ses subordonnés l'imminence d'une attaque ennemie avec chars. Peu avant l'aube, celui de la 29^e DI, alerte de même les siens. Quelques tirs d'arrêt sont déclenchés au cours de la deuxième partie de la nuit par notre artillerie (en particulier devant Fay) sur le vu de fusées vertes qui seront ultérieurement reconnues comme lancées par l'ennemi.

A 3 h 30, le centre de résistance d'Estrées observe une fraction de la colonne de gauche de la 3^e PzD, comptant environ 140 véhicules tout-terrain, en mouvement, de l'est de Fay, vers le sud-ouest. A 3 h 45, de violents tirs d'artillerie, qui revêtent bientôt le caractère d'une préparation, s'abattent sur les points d'appui des 19^e et 29^e DI simultanément.

ment bombardés par de nombreux avions; une centaine de ceux-ci prennent à partie le PC de la 19^e DI à Rouvroy. Peu après, la préparation s'étend au secteur de la 7^e DINA. Jusqu'à la ligne Harbonnières-Morcourt incluse. A partir de 4 heures, les commandants des 3 RI de la 19^e DI rendent compte qu'ils sont attaqués. Il ne s'agit pas encore d'un assaut général, mais, sous le couvert des tirs de préparation, de mouvements d'unités blindées gagnant leurs positions de départ et d'actions locales d'infanterie visant la réduction d'avancées ou la conquête de champs de mines pour y ouvrir des brèches.

A l'est, l'infanterie allemande, après un premier échec, parvient à prendre pied sur la croupe du Bois des Aulnes et à pousser une pointe entre Cizancourt et Misery, mais ses tentatives pour franchir le canal au nord d'Epenancourt sont enrayées par le 112^e RI. L'avancée de Belloy attaquée, à partir de 4 h 30, d'abord par le nord puis par le nord-ouest et l'est avec l'appui de quelques chars est encerclée vers 8 heures; ses maisons et jardins sont enlevés un à un (à midi, elle sera pratiquement conquise; quelques résistances isolées tiendront jusque vers 14 h.) Estrées n'est attaqué que vers 7 h par de l'infanterie et quelques chars; c'est un échec total et les assaillants se replient vers 9 h 30 dans le même temps que débute une violente préparation préludant à l'assaut général. Le point d'appui de Fay, bien qu'en flèche, n'est pas sérieusement inquiété; il subit des tirs d'artillerie nourris, discerne des infiltrations d'infanterie dans les bois environnants et, à 7 h, constate que ses lignes téléphoniques sont coupées. Le CR de Foucaucourt est, après un vigoureux bombardement, attaqué de front vers 4 h 20 par de l'infanterie qui, très vite arrêtée par la bonne coordination des feux de mousqueterie et d'un tir d'arrêt, dévie vers l'ouest.

Pendant ce temps, les quatre colonnes blindées allemandes, articulées en détachements mixtes de chars, de motocyclistes et de fusiliers ou sapeurs portés largement échelonnés, ont entamé leur mouvement vers le sud. Celle de l'est (gauche

de la 4^e PzD) se dirige d'Horgny vers l'ouest puis, après avoir obliqué au sud et essuyé les tirs de Berny paraît en vue de Fresnes vers 4 h 30; dès 7 h 30 ses patrouilles légères inquiètent les communications du 22^e RMVE; à partir de 9 h, elles contraignent le groupe d'appui direct de ce régiment à cesser ses tirs d'arrêt pour se défendre; ce qu'il fait d'ailleurs avec succès en leur détruisant sept appareils. La colonne de droite de la 4^e PzD passe à l'ouest du CR de Belloy qui déclenche sur elle les tirs d'arrêt prévus au sud-est d'Assevillers et à hauteur de la Nationale 336; un peu plus tard, les antichars de Berny la prennent à partie. La colonne de gauche de la 3^e PzD longe de très près les lisières ouest d'Estrées-Deniécourt; elle détruit un 75 antichar à Estrées, mais un des 25 de Deniécourt lui immobilise plusieurs appareils et deux autres sautent sur des mines; ensuite, elle disparaît dans les bois du vallon de Soyécourt et en gagne la corne sud-est. Dès 4 h 30 l'observateur du groupe d'appui direct III/10 posté sur un toit d'Estrées, a distingué une importante fraction de la colonne de droite de la 3^e PzD sortant d'Herbécourt et se dirigeant vers le Bois-Noir; il a fait ouvrir le feu sur elle à hauteur de Bussu et touché trois véhicules. Plus tard, cette colonne, après avoir été saluée par les antichars du Bois-Saint-Martin, se glisse dans le vallon courant à l'est de Reinecourt et Framerville, dont il lui faut neutraliser les lisières.

Entre 9 h 30 et 10 h, après une recrudescence des feux d'artillerie, l'assaut d'ensemble de l'infanterie allemande se déclenche sur tout le front de la tête de pont, tandis qu'un puissant barrage français s'abat devant la ligne de résistance principale.

A la 7^e DINA, le point d'appui du Bois Saint-Germain tombe rapidement, tandis que celui de Chuignolles, étayé par l'artillerie d'appui direct et les feux de Proyart tient tête vigoureusement. Plus à l'est, la pression est faible et les positions sont maintenues. L'ennemi est stoppé au sud de la Nationale 336 devant Soyécourt dont un des 75 détruit un char débouchant de la corne sud-est des bois nord-ouest de

Deniécourt. Les Allemands, sans doute trop éprouvés, ne renouvellent pas leur effort contre Estrées et Berny, encore couverts par la résistance de Belloy. Ses 75 et ses 25 touchent 5 ou 6 chars dans la colonne de gauche de la 4^e PzD. Celle-ci en a 3 autres immobilisés par les 25 du 22^e RMVE qui maintient intact son dispositif au prix d'un alignement de sa gauche au nord de Fresnes. A la 29^e DI, vers le centre du sous-secteur du 3^e RIA, le 276^e RI de la 94^e Division allemande, en formation très dense et puissamment soutenu par l'artillerie, parvient à passer le canal de la Somme et à creuser, entre Voyennes et Rouy, une étroite poche qui sera du reste colmatée au début de l'après-midi par la 3^e compagnie et une section de mitrailleuses du 24^e BCA (relevées de Libermont par une modification de limite avec la 3^e DLI).

Le 5 juin à midi, la situation française paraît, suivant les normes en usage, extrêmement favorable. Après 8 heures d'efforts, l'infanterie allemande n'a nulle part pénétré profondément; elle est seulement parvenue à réduire ou à encercler quelques avancées. La confiance règne dans les états-majors supérieurs. « La 19^e DI tient, dit-on, et elle tiendra. » Mais que sont devenues les quatre colonnes blindées allemandes?

Utilisant le terrain, se glissant dans les intervalles, elles sont passées au large des points d'appui de la ligne principale en se bornant à détacher parfois une ou deux sections pour tâter les lisières des villages, les neutraliser (en particulier avec des obus incendiaires, très efficaces contre les constructions légères) ou donner un coup de main à l'infanterie mais sans s'attarder). Les trois colonnes de l'est (les 2 de la 4^e PzD et celle de gauche de la 3^e) se sont parallèlement engouffrées, sur un front de 4 kilomètres, dans la bande de terrain favorable correspondant initialement au sous-secteur du 117^e RI. La quatrième (colonne de droite de la 3^e PzD), d'abord orientée dans une direction excentrique, sans doute pour utiliser la ligne de moindre résistance marquée par la limite entre la 19^e DI et la 7^e DINA, s'est, par la suite, redressée vers le sud

pour converger avec les autres dans la zone des PC et des positions d'artillerie lourde. (Elle semble n'avoir eu pour noyau qu'un seul bataillon de chars.)

La colonne de l'est, après avoir dépassé Marchélepot, s'épanouit largement sur un terrain favorable. Portain, où se trouve le PC du colonel Nauche, commandant le 112^e RI, est très vite complètement isolé. Le colonel, coupé de ses bataillons, donne des renseignements par radio : « On se bat dans Misery » ... « Omiécourt ouvre le feu » ... Il réclame des munitions à plusieurs reprises et, une dernière fois, à 11 h 45 ; puis sa radio se tait ; elle se réveillera une fois dans l'après-midi pour clamer une farouche résolution : « Nauche tiendra ». Bien que violemment contrebattues, les batteries des Groupes II et III/94 ouvrent le feu de plein fouet sur les chars allemands dès qu'ils sont à portée et en détruisent un certain nombre, mais leur 75 de montagne est bien peu adapté à ce genre de tir et quelques pièces éclatent ; bientôt il faut faire sauter celles qui restent.

Le quadrilatère Omiécourt, Marchélepot, Licourt, Curchy est alors parcouru en tous sens par des détachements blindés ; à midi, Etalon est atteint par un élément avancé.

A la colonne de droite de la 4^e PzD, le bataillon de tête (1^{er} du 35^e Régiment de chars) a été durement accroché en longeant Ablaincourt ; 6 appareils ont été frappés de plein fouet dont 4 ont pris feu ; il a fallu faire face et 3 nouveaux ont été atteints en cherchant à contre-battre les pièces françaises. Mais, vers 10 h 30, le bataillon de deuxième échelon (2^e du 35^e Régiment) est arrivé, s'est déployé et a pris le combat à son compte, tandis que le premier poursuivait, conformément à sa mission, la marche sur Omiécourt. Devant l'assaut massif du nouvel adversaire, la résistance d'Ablaincourt fléchit ; 5 antichars, dont les deux canons de 47 de la face ouest sont détruits ; la batterie 1/10 est neutralisée (trois de ses pièces parviendront cependant à rejoindre, l'une Pressoir, les deux autres, le bois au sud-ouest) ; à 11 heures, la partie nord du village est enlevée. Cependant, le 1^{er} batail-

lon est arrivé devant Omiécourt; mais, laissons la parole au capitaine von Jungensfeld, qui, témoin oculaire, nous donnera exactement l'atmosphère du moment: « Le 1^{er} bataillon n'a pas encore atteint cette localité, qu'il est accueilli par un feu vraiment infernal et provenant aussi bien du village lui-même que des bois environnants. De plus, les chars sont subitement pris sous des feux de flanc et, en un clin d'œil, les premiers d'entre eux sont en flammes. La situation n'a rien de réjouissant... Maintenant, ce serait à notre artillerie de s'entretenir avec les Français; leur défense est vraiment très forte et nous avons trop peu de munitions pour les canons de nos chars. Il est exactement midi (11 heures, heure française); la journée sera encore longue et personne ne sait combien de temps les tirs d'arrêt ennemis nous sépareront encore de nos colonnes de ravitaillement; nous devons donc, de bonne heure, songer à économiser les munitions, car aujourd'hui, journée décisive, il faut compter avec tout, même avec une contre-attaque de chars français... Les distances sont trop grandes pour que notre artillerie, qui n'a pas encore franchi les tirs d'arrêt ennemis (à hauteur de la Nationale 336), puisse appuyer une attaque sur Omiécourt, et l'infanterie n'a pas encore assez avancé pour qu'on puisse exécuter un changement de positions. C'est que l'ennemi a appliqué, dès ce premier jour, sa nouvelle tactique et, derrière nous, tout le front est entré en action. Dans tous les villages, presque jusqu'aux abords de Péronne, les régiments d'infanterie, qui attaquent en arrière de nous, sont maintenant engagés dans de durs combats... Nous sommes loin d'avoir définitivement réalisé la rupture. Nous devons, pour le moment, tenir le coup en essayant de neutraliser l'adversaire par nos propres feux. Cependant, notre artillerie, toujours prête à nous secourir, ne nous abandonne pas complètement. Une batterie réussit quand même à diriger ses tirs sur le bois qui se trouve en avant du 1^{er} bataillon et à faire taire, au moins momentanément, la défense antichars et l'artillerie ennemies. Mais il faut prendre une décision au sujet de la continuation

de l'attaque. Dans ce but, la section légère du régiment exécute une reconnaissance vers l'avant où se trouvent quelques boqueteaux et un remblai de chemin de fer jalonnant notre future avance. Cet élément ayant été, lui aussi, très vite pris à partie par des tirs de divers calibres, le commandant de la brigade, qui, comme toujours, se déplace dans son char avec le bataillon de tête donne l'ordre de tenir les positions atteintes et de suspendre la progression jusqu'à ce que l'artillerie soit en mesure de neutraliser l'ennemi, au moins durant le temps nécessaire pour le déborder ou l'aborder. La situation ne se présente pas d'une manière très favorable. Devant nous, chaque village et chaque bois, on pourrait presque dire chaque bouquet d'arbres, est, au sens littéral du mot, bourré de canons et de défenses : même une partie de l'artillerie nous prend très efficacement à partie en tir direct. Derrière nous, s'est allumée une lutte acharnée où l'on ne se bat pas seulement pour chaque village mais pour chaque maison. Il n'est donc pas étonnant qu'on tire sur nous de quatre directions et on peut dire « que personne ne sait plus ni où est l'avant ni où se trouve l'arrière ».

Les chars légers, avant-garde des deux colonnes de la 3^e PzD, apparaissent très tôt au nord-ouest et au nord de Lihons, Chaulnes et du nid de batteries que ces localités encadrent. De Lihons, on distingue quelques appareils qui s'immobilisent (l'un est pulvérisé par un obus de 155 GPF); d'autres obliquent vers le sud-est, tâtent sans résultat les lisières de Chaulnes (PC de l'ID 19), puis s'embossent dans les couverts voisins. Dès 6 heures, l'insécurité règne dans cette région où les communications téléphoniques sont coupées. Les officiers de liaison des régiments d'infanterie auprès de l'ID qui tentent de rejoindre leurs colonels respectifs connaissent des aventures diverses : celui du 22^e RMVE passe avec difficulté; celui du 117^e RI est grièvement blessé; celui du 41^e RI se voit barrer la route à quelques centaines de mètres du bourg. Le capitaine commandant la batterie divisionnaire antichar, qui est allé visiter sa section de

Hyencourt-le-Grand et a poussé jusqu'à Pertain pour y prendre liaison avec le colonel du 112^e RI, voit, à son retour, son motocycliste abattu aux lisières mêmes de Chaulnes. Après 9 h 30, apparaissent les têtes de colonne des bataillons de chars de premier échelon qui provoquent le repli dans Chaulnes du personnel des batteries de 155 GPF. Un officier de liaison tente sans succès de gagner le PC de la division avec lequel on ne communique plus que par radio; des chars bloquent toutes les issues et un officier est tué en tentant de reconnaître ceux qui sont arrêtés près de la gare; l'officier de liaison du 41^e RI, qui essaie à nouveau de sortir et de gagner Lihons, doit rebrousser chemin; Chaulnes est maintenant complètement isolé. Les gros des bataillons ennemis l'ont dépassé. Quelques appareils paraissent devant Rouvroy, PC de la division, qui, à la fin de la matinée, a toutes ses liaisons coupées avec les sous-secteurs est et centre; dès 6 heures, des chars légers venant de la région de Chaulnes ont patrouillé sur la route de Hallu à Hattencourt; plus tard, des appareils assez nombreux s'infiltrèrent en direction de Fonches, Hattencourt, Fransart, rompant toutes les liaisons entre les points d'appui. Puis, un bataillon, appuyé par une vingtaine d'avions, donne l'assaut à Fonches et Hattencourt; il est repoussé par les chasseurs du 25^e BCA. A 10 heures, l'observatoire de celui-ci signale que Fransart est pris et qu'une colonne de prisonniers remonte vers le nord. A la même heure, la liaison entre Hattencourt et Liancourt (PC de la demi-brigade de chasseurs) est momentanément interrompue.

A midi, la masse des blindés allemands se trouve donc à plus de 10 kilomètres en avant de son infanterie engagée dans un dur combat; elle est hors de portée d'appui de son artillerie, séparée de ses fusiliers portés, coupée de ses ravitaillements et, nous l'avons vu, la difficulté et l'instabilité de sa situation n'échappent pas aux exécutants. Mais elle a obtenu des résultats qu'au passage nous avons discernés: toutes les liaisons sont désorganisées à l'intérieur de la posi-

tion française; le PC de la 19^e DI, celui de son ID, ceux de deux régiments sont isolés; la plus grande partie de l'artillerie est neutralisée ou réduite à se défendre contre les chars; les ravitaillements en munitions sont devenus impossibles. La position française offre encore une belle façade, mais elle est rongée dans sa profondeur par les termites blindés. Nous allons voir, dans l'après-midi et la soirée du 5 juin, les conséquences de cet état de fait se révéler peu à peu, et progressivement, s'amplifier.

5. — LA FIN DE LA JOURNÉE DU 5 JUIN.

A la 7^e DINA, Proyard est, dès midi, attaqué par de l'infanterie débouchant du bois Saint-Germain; Chuignolles continue de faire face au nord-ouest et au sud-est jusque vers 16 heures; à ce moment, les débris de sa garnison parviennent à se replier sur Proyard bientôt assailli par l'est.

Plus à droite, une accalmie générale s'étend sur la zone de combat jusqu'à 13 h 30 environ; on distingue, chez l'adversaire, des mouvements de chars dans des sens divers, certains même vers le nord, qui correspondent à des ravitaillements, des regroupements et probablement des rappels à l'arrière pour liquider certaines résistances.

L'accalmie se prolonge jusqu'à 14 ou 15 heures dans certaines zones et durera même jusqu'à la nuit au 41^e RI.

Dans le sous-secteur du 117^e, Estrées et Deniécourt sont attaqués par de l'infanterie et des chars à partir de 15 heures. A Estrées, les canons de 25 sont hors d'usage et on manque de munitions; la résistance cesse à 16 h 30. A Deniécourt, on tient bon malgré l'incendie de plusieurs fermes et les chars allemands se retirent dans le bois au nord-ouest; mais ils reprennent leur effort vers 20 heures et le village tombe à 21 h 30. A partir de 15 heures, un bataillon de chars, déployé au sud de Belloy et se tenant à défilement de tourelle, mitraille et bombarde les lisières nord de Berny; l'infanterie exploite son action, et, vers 16 h 30, occupe la plus grande partie du

village. A 17 heures, toute résistance cesse, mais le chef de bataillon commandant le centre, avec sa liaison et une trentaine d'hommes, est parvenu à s'échapper; il gagne d'abord un boqueteau à 150 m au sud du village, y contient l'ennemi jusqu'à 17 heures, puis se replie dans un autre au nord-ouest de Marchélepot où il entre en liaison avec des éléments du 22^e RMVE. La partie sud d'Ablaincourt continue de résister jusqu'à 19 heures; à ce moment, ce qui reste de sa garnison gagne Pressoir que l'ennemi attaque sans succès jusqu'à 21 heures du nord-est, de l'est et du nord; un tir d'artillerie française (non demandé) sur les lisières sud d'Ablaincourt soutient efficacement les défenseurs et se prolonge, par intermittence, jusqu'à minuit.

Au 22^e RMVE, le front est ramené, vers 13 heures, dans les bois immédiatement au nord de Misery. A 14 heures, on aperçoit, de Marchélepot, une forte colonne de véhicules pour tirailleurs portés, escortée par des chars, qui défile à 2 km à l'ouest et descend vers le sud. Des tirs de mitrailleuses immobilisent un des véhicules et font abandonner, par ses servants, une batterie de 105 qui tentait de prendre position vers la butte ouest d'Ablaincourt. Cette arrivée d'artillerie est signalée simultanément par le PC du 117^e RI au commandant de l'ID qui la fait prendre à partie par le groupe V/210. Ainsi, des symptômes inquiétants ne cessent de se manifester: les chars ennemis semblent s'être ravitaillés; de l'infanterie portée et de l'artillerie les rejoignent; Chaulnes commence à recevoir des obus; le commandant de l'ID/19 est assailli, par les régiments, de demandes de munitions. Il pense alors qu'il serait urgent de dégager les points d'appui résistant encore par une contre-attaque de chars et le signale par radio à la division. Cette idée doit tellement être imposée par les circonstances qu'à peu près à la même heure, le colonel commandant le 22^e RMVE s'en fait aussi l'interprète. Il est hors de doute que le général commandant la division partage le même point de vue; mais il n'a, hélas, aucun char à sa disposition et ne peut plus que tenter d'agir sur le moral de sa

troupe. Il s'y emploie à plusieurs reprises. A 16 heures, il lance un message radio: « Vous félicite, suis de cœur avec vous »; à 19 h 15, il crie par le même moyen: « Tenir, coûte que coûte sur place » et confirme à 19 h 30, par des messages lestés: « Tenez bon; nous arrivons. » Cependant, les Allemands ont, vers 15 heures, attaqué Fresnes-Mazancourt et Misery avec un bataillon d'infanterie appuyé par de l'artillerie, des engins à tir courbe et de l'aviation; l'opération a échoué devant une résistance énergique et l'intervention de trois avions de bombardement français. Mais, à 17 heures, l'ennemi reprend son effort; cette fois-ci de flanc et de revers (car Berny est maintenant tombé); les bois en avant des lisières sont enlevés mais la 3^e cp. parvient à se dégager à la grenade vers 18 h. 30 et la possession des villages est maintenue. Marchélepot est lui aussi l'objet d'un assaut minutieusement préparé. A 15 heures, le village subit un violent bombardement aérien cependant qu'une centaine de chars se rapprochent et se postent, une dizaine à l'ouest, la valeur d'un bataillon au sud-ouest, une quinzaine au sud-est. L'attaque ne partira qu'à 18 heures, soutenue par un puissant appui d'artillerie et d'aviation. Elle échouera cependant et les chars venus du sud-ouest, traqués par les feux du groupe V/210 seront obligés de se réfugier dans le ravin de La Chapelle-Saint-Léger sans avoir pu dépasser la voie ferrée.

Plus au sud, une deuxième attaque de chars sur Fonches et Hattencourt s'est déclenchée à 13 h 30 et a été repoussée. Mais l'ennemi ne renonce pas; il est évidemment essentiel pour lui de faire sauter ces points d'appui qui barrent la route nationale Péronne-Paris, axe général de l'attaque. Vers 17 heures, quelques 200 véhicules se rassemblent au sud-est de Hallu, mais nos 155 concentrent sur eux leurs feux et désagrègent cette masse qui reflue vers le nord. Cependant le commandant de la brigade de chars de la 4^e PzD qui, vers midi, a donné aux deux colonnes de l'est l'ordre de suspendre leur mouvement en avant, a reçu un ravitaillement en essence, en munitions et en vivres, et, bien qu'il

soit encore sans liaison avec l'arrière, il décide, à 18 heures, de reprendre sa poussée, autant pour tâcher de remplir sa mission que pour soustraire ses troupes aux feux convergents dont elles sont l'objet et qu'ont aggravés plusieurs bombardements d'aviation. Un peu avant 19 heures, la colonne de l'est attaque Curchy qui doit être évacué. Ses appareils se profilent bientôt sur les hauteurs nord-ouest d'Etalon; ils vont s'y heurter avec les premiers chars français apparus dans le secteur. En effet, la 3^e cp. du 1^{er} bataillon, qui, le 5 juin au matin, se trouvait à Frétoy-le-Château (10 km sud-est de Champien) à la disposition de la 3^e DLI, a été placée aux ordres de la 29^e DI et est arrivée à Champien à 16 h 30. De là, elle a été dirigée sur le nord de Liancourt avec mission d'intervenir au profit de Fonchette et Hattencourt, mais le commandant de la demi-brigade de chasseurs, imparfaitement renseigné sur la situation, l'a gardée en réserve. Vers 20 heures, un ordre de la division prescrit aux chars de dégager le groupe d'artillerie VI/294 encerclé près de Dreslincourt. En débouchant d'Etalon (non occupé par les Français), la compagnie se heurte à une dizaine d'appareils ennemis postés sur la crête au nord, à défilement de tourelle; elle se déploie en deux échelons et engage le combat. Après trois quarts d'heure de lutte, elle a perdu un char et celui du capitaine a reçu, sans dommage pour l'équipage, huit obus dont un dans l'épiscope de tourelle; mais l'ennemi se dérobe, abandonnant sur le terrain cinq appareils dont deux en flammes. Notre infanterie réoccupe la partie sud de Curchy et les artilleurs peuvent rejoindre leurs pièces, qu'ils avaient déclavetées en les abandonnant. Il est 21 h 45; à 0 h 30, la compagnie se trouve regroupée dans le bois est de Liancourt.

La colonne de droite de la 4^e PzD est, au cours de son mouvement, prise à partie par notre aviation, ainsi que par l'artillerie et les antichars tirant d'Omiécourt qu'elle attaque et neutralise. Vers 21 heures, elle se porte à l'assaut de Fonchette et de Fonches dont elle met les lisières en feu; mais

la riposte des chasseurs est brutale; quatre appareils sont détruits coup sur coup et l'affaire est abandonnée. D'ailleurs, la nuit arrive et la masse des blindés allemands se regroupe pour la passer au sud-ouest, au sud et au sud-est de Chaulnes.

Le 5 juin, à la nuit tombante, la brèche dans la position française n'est pas encore complètement réalisée. A la jonction avec la 29^e DI et dans le sous-secteur est de la 19^e, la partie avant du dispositif défensif a été érodée sur un ou deux kilomètres de profondeur. Le sous-secteur du 117^e RI a fait place à une poche tenue par l'infanterie allemande et dont le fond est marqué par les lisières nord-est de Pressoir et l'ouest de Marchélepot. Le sous-secteur ouest de la 19^e DI est intact. La poche centrale est prolongée, à l'est et au sud, par une zone que limitent Mazancourt, Fransart et Lihons, dans laquelle les points d'appui français tiennent encore mais isolés, coupés de tout ravitaillement et partiellement démantelés. Pour rétablir la situation, il ne suffirait sans doute plus, comme au début de l'après-midi, de contre-attaques conduites par quelques compagnies de chars; il y faudrait l'intervention d'une grande unité blindée.

6. — LA JOURNÉE DU 6 JUIN.

La nuit est agitée. Nos points d'appui sont pris à partie par l'artillerie jusque vers 3 heures. Chaulnes souffre d'un violent bombardement aérien qui détruit le bureau de poste où était installé le central des transmissions de l'ID et celle-ci ne conserve la liaison radio qu'avec le seul 22^e RMVE. Une intense circulation automobile indique que l'ennemi procède au ravitaillement de ses forces blindées qui signalent leurs emplacements par des fusées. Celui de nos points d'appui avancés ne peut être assuré; seul, un camion portant 10 000 cartouches parvient à gagner Portain. Notre aviation de bombardement intervient à deux reprises vers minuit et 2 heures.

Dès l'aube, les avions de bombardement ennemis, par vagues successives, entament leur ronde infernale et la poussée en avant reprend. Le but évident des Allemands est :

- avec les éléments de tête des colonnes blindées, de faire sauter le quadrilatère Curchy, Fonchette, Hattencourt, Liancourt qui barre leur axe d'effort;
- avec l'infanterie appuyée par les éléments de queue des « Panzerdivisionen », d'approfondir et d'élargir la poche ouverte dans le sous-secteur du 117^e RI en réduisant Chaulnes ainsi que les points d'appui du 22^e RMVE et de la gauche du 112^e RI.

A 4 h 30, Pressoir (PC du 117^e RI) est attaqué du nord et de l'est; il tombe à 5 h 30. L'effort se porte alors sur Chaulnes. Des chars suivis d'infanterie pénètrent dans la partie nord, progressent de maison en maison et attaquent les barricades qui protègent le réduit central. A 7 h 30, le commandant de la batterie divisionnaire antichars rend compte qu'il n'a plus aucune pièce en état de tirer. A 8 heures, un officier allemand couvert par un fanion blanc se présente au PC et demande de faire cesser le feu pour éviter une effusion de sang inutile; le commandant de l'ID refuse. Des fantassins bientôt suivis par un char progressent dans la rue principale; les défenseurs refluent vers le PC qui tombe à 8 h 30.

A 5 heures, l'infanterie allemande appuyée par l'artillerie et l'aviation attaque de front sans succès Mazancourt et Misery. A 6 heures, une nouvelle tentative appuyée par des chars a le même sort; un appareil est détruit par un canon de 25 mais le personnel et le matériel de la section de mitrailleuses de 20 mm contre-avions sont mis hors de combat. Après la chute de Pressoir, on voit 50 voitures tout terrain se diriger vers Marchélepot; un bataillon de fusiliers en débarque et se déploie devant la lisière ouest. Vers 6 h 30, de nombreux chars défilent plus à l'ouest et quelques-uns se

détachent de la colonne pour s'embosser au sud-ouest du village. Une batterie de 150 prend position vers la butte ouest d'Ablaincourt. A 9 heures, l'action se déclenche. Les chars se bornent à appuyer de leurs feux la progression des fusiliers; ceux-ci ne peuvent atteindre la voie ferrée, à l'exception d'un petit élément qui parvient au boqueteau de la sortie sud-ouest du village. Vers midi, la compagnie postée entre la route nationale et le passage à niveau, attaquée par une compagnie de chars et de l'infanterie, est refoulée dans la localité où l'ennemi commence à s'infiltrer. A 13 h 30, Fresnes, aux prises avec une dizaine de chars et manquant de munitions, cesse le combat. A 15 heures, Mazancourt, attaqué de la direction de Fresnes, tombe. A 17 h 15, Marchélepot est pris après une nouvelle préparation d'artillerie. A 18 h 30, c'est la chute de Misery. Licourt, assailli du nord et de l'ouest se rend à la même heure. A 15 h 45, la 29^e DI reçoit le dernier message du colonel Nauche enfermé dans Pertain: « Je tiens toujours. Situation grave. Ne sommes plus que 19. » Il semble que sa défense se soit prolongée jusque dans la soirée.

Mais qu'ont donc fait, pendant ce temps, les éléments de tête des colonnes blindées?

Vers 4 h 30, le 1^{er} bataillon du 35^e régiment de chars appuyé par une compagnie de fusiliers portés a tenté d'enlever par surprise le point d'appui de Fonches-Fonchette. Le capitaine von Jungenfeld reconnaît la ténacité de la résistance et rend hommage à son héroïsme: « L'ennemi se défend avec acharnement; il faut conquérir les maisons l'une après l'autre. Le combat devient un corps à corps. Chaque maison est occupée et fortifiée; de toutes les caves, partent des coups de feu; l'ennemi tire même du haut des arbres. A la sommation de se rendre, il répond négativement et par un redoublement de ses feux. Car, ici, ce sont des soldats de l'active qui combattent; ils ne connaissent ni faiblesse, ni hésitations. » La surprise ayant échoué, le point d'appui est bombardé avec intensité par les « Stukas » et du 105; puis les défenseurs

commencent à manquer de munitions et, vers 9 heures, c'est la fin, après l'échec d'une tentative de sortie. Entre temps, la faible garnison de Curchy a été contrainte de se replier et les chars ennemis débouchent au sud du Ru d'Ingon. Liancourt est attaqué dès 5 h 30 du nord et de l'est, par le 2^e bataillon du 35^e régiment de chars. Aussitôt, la 3^e cp du 1^{er} bataillon de chars français qui, comme nous le savons, a passé la nuit dans le bois est de Liancourt, se porte sur le flanc des chars ennemis, les attaque, détruit 6 appareils, nettoie les lisières du village et force l'adversaire à refluer. Mais cinq chars allemands munis de canons de 75 débouchent des lisières est de Liancourt et ouvrent le feu; bientôt, sur les 12 appareils français, 9 sont touchés dont un qui s'enflamme. La compagnie doit se replier sur Rethonvillers où elle est libérée de sa mission et d'où elle ralliera son bataillon à la tombée de la nuit. Tout au moins, telle est la modeste version française, car celle donnée par le capitaine von Jungenfeld est plus flatteuse pour les équipages: « Mon officier adjoint qui se trouve avec la 5^e cp, dont la mission est de déborder par la gauche, signale que 14 gros chars, des SOMUA français (il ne s'agit que de 12 modestes R 35) interviennent et menacent d'écraser cette compagnie. La cinquième a rapidement fait face; ses chars lourds entrent en action aussitôt et ouvrent le feu à 350 m sur l'adversaire blindé. La gerbe de projectiles produit de brillants résultats... et l'ennemi, aveuglé, se replie tout étonné. Mais il se reprend vite et pousse à nouveau en direction du village. Il a pleine conscience de sa force: 14 SOMUA lourds contre 4 chars moyens allemands, car le reste de la compagnie se bat à l'intérieur de la localité. Au même moment, la 8^e cp et un agent de liaison... signalent que 5 chars ennemis se trouvent dans le village lui-même et qu'ils ont ouvert le feu. Des comptes rendus arrivent disant que les tirs augmentent d'intensité de toutes parts, que des canons antichars sont encore en action dans plusieurs fermes et que la situation de nos chars engagés dans le village est devenue intenable. Entre temps,

les 14 SOMUA continuent d'avancer et, pour ne pas se laisser couper la retraite, le 2^e bataillon décroche, sur mon ordre, et sans grandes pertes, se porte à environ 300 m de Liancourt. » Ce récit est extrêmement intéressant, car il nous montre quel peut être l'effet moral d'une petite unité de chars contre-attaquant des appareils ennemis avec l'appui du feu de ses propres points d'appui. Cependant, Liancourt continue de résister; il continuera même longtemps et, après avoir contenu quatre assauts successifs, ne succombera qu'un peu avant 8 heures, sous les bombes des « Stukas ». A 10 heures, c'est le tour d'Hattencourt d'être pris à partie par les avions, l'artillerie puis les chars. A 12 h 30, 13 h 30, 14 h 30, 15 h 30, l'ennemi, chaque fois arrêté court, repart en avant après avoir repris le souffle. Vers 16 heures, le commandant du 25^e BCA, qui a son PC dans le village, décide de se replier sur Roye. A 16 h 30, le mouvement commence par échelons sous la protection d'éléments retardateurs maintenus dans le village et qui succomberont vers 18 heures.

La route est enfin libre pour les blindés allemands et, sans plus guère rencontrer de résistance, ils s'élancent en éventail vers Champien, Roiglise, Fresnoy-les-Roye; leur colonne de l'ouest a d'ailleurs déjà entamé une exploitation vers le sud-ouest et rayonne dans la région Bouchoir, le Quesnel, Hangest.

Le terrain ainsi sillonné a été pris en écharpe dans la matinée par une contre-attaque de chars français; mais, à ce moment, il n'y avait pas encore d'ennemi ou si peu. Cette contre-attaque a été menée par la 1^{re} demi-brigade de la 1^{re} division cuirassée: 20^e bataillon de chars de combat (24 ou 25 chars BI bis) et 25^e bataillon de chars de combat (une trentaine de chars R/35-40); partie de Champien et de Margny-aux-Cerises, elle avait pour direction: La Chavatte, Fouquescourt, Chaulnes et devait exécuter trois bonds successifs:

- 1^{er} bond — Route Roye-Nesle;
- 2^e bond — Route Roye-Liancourt;
- 3^e bond — La Chavatte-Parvillers.

L'heure du débouché, plusieurs fois retardée, avait été finalement fixée à 8 h 30 alors que le 28^e BCC était prêt, mais le 25^e pas encore. La couverture d'aviation prévue s'est réduite en fait à une patrouille de 3 avions qui a tenu le ciel pendant une heure. Vers 9 h 15 la 2^e Cp (7 chars) du 28^e BCC à droite, les 1^{re} et 3^e Cp du même bataillon, au centre, ont atteint le terme du 1^{er} bond. La 1^{re} Cp, après avoir exécuté les 2^e et 3^e bonds, a laissé un char en panne à hauteur de la cote 80, est tombée sous des feux nourris, a perdu 4 autres appareils (2 brûlés, 2 disparus) et le dernier s'est replié pour se ravitailler. Les 1^{re} et 3^e Cp ont appuyé trop à gauche et ainsi dissocié le bataillon; puis vers 10 h 45, entre le 2^e et 3^e bond, elle ont été prises à partie, sur le plateau découvert, par de nombreux avions qui les ont décimées et dispersées. Le 25^e BCC, lorsqu'il s'est présenté sur l'itinéraire de gauche, a subi le même sort. Vers 11 h 30, les débris des unités se sont regroupés aux environs de Champien et de Margny-aux-Cerises. Cette contre-attaque de chars (mais non pas de division cuirassée puisqu'elle ne comportait ni infanterie d'accompagnement ni artillerie d'appui) conduite avec des effectifs insuffisants, lancée « a priori », dans le vide faute d'éléments de reconnaissance, débouchant sans cohésion, insuffisamment protégée par l'aviation, a été une périlleuse cavalcade qui n'a servi rigoureusement à rien.

Une brèche de plus de 10 km de large bée maintenant au centre du dispositif des 29^e et 19^e DI. De part et d'autre, il ne subsiste plus que deux pans de position; à gauche: le sous-secteur du 41^e RI; à droite: l'espace occupé par le 3^e RIA et le 24^e BCA. Ces deux derniers corps ont maintenu leurs positions pendant toute la journée (et même le 3^e RIA a, au cours d'une contre-attaque conduite dans la soirée, fait une vingtaine de prisonniers) mais ils sont maintenant pris à revers et leur situation, devenue intenable, les contraint à se décrocher en direction du sud.

Vers 15 h, Champien est bombardé par avions, puis par artillerie et bientôt l'incendie y fait rage. A 16 h, les premiers

chars ennemis paraissent devant ses lisières. A 17 h 30, le PC de la DI se replie sur Margny-aux-Cerises. Champien restera tenu, jusqu'au 7 juin à 2 heures, par l'escadron à cheval du GRDI peu à peu renforcé par l'escadron motocycliste. Mais le général Gérodiàs doit bientôt abandonner Margny-aux-Cerises menacé pour gagner Amy, puis Fresnières, et, dans la nuit, Crisolles (PC de la 3^e DLI) d'où il reprend contact avec les éléments rescapés de sa division (3^e RIA, 24^e BCA, et quelques batteries) qui se sont installés en avant du canal du Nord dans la région Beaulieu-Bouvilly où ils couvrent la gauche de la 3^e DLI. Ces formations se regrouperont, le lendemain, au sud de Lassigny, avec quelques faibles débris des unités anéanties et on parviendra à reconstituer un cinquième bataillon d'infanterie.

A l'autre extrémité du champ de bataille, la 7^e DINA, qui a maintenu l'intégrité de son front malgré des attaques furieuses contre Proyart, mais que le décrochage de sa voisine de gauche, la 4^e DIC, débordée par les forces allemandes débouchant de la tête de pont d'Amiens, va découvrir, reçoit, en fin de journée, l'ordre de se replier « d'emblée et par surprise » sur l'Avre. A l'exception des éléments du 1^{er} bataillon du 20^e RTT encerclé dans Froyart qui ne peuvent être touchés et qui se battent héroïquement jusque dans l'après-midi du 7 juin, la division exécute cet ordre au cours de la nuit sous la couverture d'une arrière-garde (le groupe de reconnaissance divisionnaire) et d'une flanc-garde (le 31^e RTA) qui, attaquée au petit jour vers Hangest par des automitrailleuses, subit des pertes sensibles.

La 19^e DI reçoit, dans la soirée, un ordre analogue à celui de la 7^e DINA en lui prescrivant de se regrouper dans la région de Montdidier. Cet ordre peut être exécuté par le GRDI, ce qui reste de l'artillerie (36 pièces sur les 96 qui ouvrirent le feu le 5 à l'aube), l'état-major et le 2^e bataillon du 41^e RI. Le 1/41 qui n'est touché que le 7 à 2 h 30 et doit emprunter l'itinéraire: Herleville, le Quesnel, Faverolles, entame son mouvement vers 4 heures, mais est capturé par

des éléments motorisés, en partie aux abords du Quesnel à 10 h 30, en partie au sud de Lihons à 16 h 30. Le III/41 n'est aussi prévenu que le 7, vers 3 heures; l'état-major et la 9^e cp parviennent à passer mais la II^e est faite prisonnière par des éléments motorisés vers 8 heures, à 1 km 500 au sud d'Harbonnières, tandis que la 10^e, qui n'a pas reçu l'ordre de repli, doit capituler au Fay, faute de munitions, le 7, à 11 h 45.

Entre temps, les colonnes blindées allemandes sont descendues rapidement vers le sud et le sud-ouest. Elles subissent sans grands dégâts une intervention de notre aviation de bombardement et celle de l'ouest de la 4^e PzD doit engager un vif combat à Roiglise pour gagner Verpillères vers 19 h 30. Il n'est, du reste, pas question d'une exploitation profonde car un nouvel obstacle vient de se dresser.

La 47^e DI, stationnée depuis le 2 juin dans la région ouest-sud-ouest de Roye avec PC à Tilloloy et qui était destinée à entrer en ligne entre la 19^e DI et la 7^e DINA, a reçu le 5 au matin, l'ordre de s'établir, sur un front de 24 km, en position de barrage au sud de l'Avre, depuis l'embouchure du ruisseau des Trois Doms jusqu'au bois de Crapeaumesnil (inclus). Elle est en liaison, à la ferme Capron, avec la 7^e DIC qui prolonge son front vers l'est. En abordant cette ligne, le 7 au matin, les premiers éléments blindés allemands sont quelque peu déroutés car on n'est plus sur le terrain à chars du Santerre et, dans le fouillis des couverts, il est extrêmement difficile de repérer les emplacements adverses; aussi le commandement allemand décide-t-il de faire prendre le contact par les fusiliers et l'infanterie avant de lancer ses blindés à l'attaque. C'est le 8 au matin seulement que celle-ci se déclenchera. Mais, quelques instants avant l'heure H, l'ordre arrive de retirer les chars du front: le 16^e Corps blindé doit être immédiatement dirigé sur Soissons par la Fère pour participer à l'exploitation du succès d'une ampleur inespérée remportée par la IX^e Armée sur l'Aisne de Soissons.

* * *

Les leçons qu'on pouvait, dès juin 1940, tirer de l'opération dont nous venons de faire l'histoire sont si évidentes qu'on a quelque pudeur à s'y attarder. Elles jaillissent de la simple confrontation des faits.

Le succès allemand a été, dans les journées des 5 et 6 juin, difficile et chèrement acquis; à plusieurs reprises, il est apparu à l'ennemi lui-même, tout prêt de lui échapper. Comment eût-on pu obtenir ce résultat?

Les divisions françaises attaquées avaient reçu des sec-teurs un peu trop larges dans le moment même où la nouvelle tactique défensive accroissait la profondeur de leurs positions. Quand on tire sur un élastique, il se rétrécit. Le commandement le savait et il avait projeté d'introduire en ligne la 47^e DI. Cependant la densité et la continuité des feux d'infanterie ont été suffisantes puisque les chars se sont trouvés immédiatement séparés de leurs détachements d'accompagnement et puisque la plupart des centres de résistance n'ont pas été emportés de haute lutte mais ont succombé par asphyxie.

Par contre, les moyens antichar se sont révélés nettement trop faibles en nombre comme en puissance. Il eût fallu, au minimum, avoir la possibilité de barrer les 16 km non couverts par la Somme soit 24 000 mines, le quadruple des dotations consenties à la 7^e DINA et à la 19^e DI. Cette dernière, qui subit l'effort principal du 16^e Corps blindé (600 chars) n'avait que 78 antichars; le double eût été nécessaire car le calcul comme l'expérience avaient, dès lors, démontré qu'il convenait d'opposer au moins une arme à 4 engins blindés. Sur les 78 antichars engagés, 50 étaient des canons de 25 agissant utilement jusqu'à 400 m et par conséquent incapables de battre les intervalles entre des centres de résistance distants, en moyenne, de 2 km. Pour obtenir la continuité des feux antichars, il n'eût donc pas suffi de doubler le nombre des armes, il eût encore fallu que la totalité de celles-ci eût une puissance égale à celle des canons de 47, efficaces jusqu'à un millier de mètres.

Les points d'appui fermés étaient insuffisamment approvisionnés en munitions puisque, dès le milieu de l'après-midi du 5, montaient, de partout, des demandes angoissées de ravitaillement que l'irruption profonde des chars ennemis ne permettait plus de satisfaire.

Les Français avaient parfaitement compris que, devant une attaque blindée massive, les contre-attaques d'infanterie devaient se réduire à de petites actions locales à l'intérieur des points d'appui et centres de résistance; qu'en terrain libre, seules pouvaient être efficaces les interventions:

1^o d'unités de chars opérant, dans la profondeur de la position, en liaison avec les points d'appui et centres de résistance tenant encore;

2^o d'une grande unité blindée s'engageant, sous une efficace couverture aérienne, contre l'ennemi sur le point d'achever la rupture et de se lancer en exploitation.

Mais les moyens étaient insuffisants: une dizaine de chars légers de la 3^e cp du 1^{er} bataillon, 25 chars B et 30 légers de la 1^{re} demi-brigade de la 1^{re} division cuirassée.

En résumé, si, du côté français, les points d'appui avaient été suffisamment approvisionnés en munitions, les dotations en mines quadruplées, celles en armes antichars d'une puissance analogue aux 47 doublées, les divisions d'infanterie pourvues d'un bataillon de chars organique, et s'il eût été possible de lancer, le 6 au soir, sous un ciel nettoyé pour quelques heures, la contre-attaque d'une division légère mécanique ou d'une division cuirassée possédant un groupe de reconnaissance, il nous paraît hors de discussion, que, non seulement la rupture eût échoué, mais que le 16^e Corps blindé allemand eût été presque totalement anéanti.

Général Jean PERRÉ

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES DU GÉNÉRAL JEAN PERRÉ

Les chars de combat - Essai de classification positive. Berger-Levrault, 1937.
(Edition saisie par les Allemands dès leur entrée à Paris.)

Batailles et combats des chars français - L'armée d'apprentissage (1917). Lavauzelle, 1937. Préface de Claude Farrère, de l'Académie française.

Batailles et combats des chars français - La bataille défensive (avril-juillet 1918). Lavauzelle, 1940. Préface du général Velpy, inspecteur des chars de combat.

La guerre et ses mutations - Des origines à 1792. Payot 1961.

Les mutations de la guerre moderne - De la Révolution française à la révolution nucléaire (1792-1962). Payot, 1962.

Ces deux derniers volumes ont été honorés, en 1963, du prix Maréchal Foch, par l'Académie française.

En outre: Entre 1924 et 1938, une trentaine d'articles dans des revues militaires (*Revue militaire française, Revue militaire générale, Revue d'infanterie...* etc.).

Entre 1943 et 1964, une soixantaine d'articles parus dans: la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue politique et parlementaire*, *Ecrits de Paris*, *Défense de l'Occident*. *Le Monde et la Vie...*

